



ENTRE ORIENT ET OCCIDENT

Mosaïque du XII^e siècle de la basilique Sainte-Sophie de Constantinople figurant la Vierge et l'enfant entourée du couple impérial, l'empereur Jean II Comnène (1087-1143) et sa femme, Irène de Hongrie (1088-1134).

Byzance

LE COMLOT PAR LA GRÂCE DE DIEU

I

395-1453. Dans l'Empire romain d'Orient, la victoire est une récompense divine, y compris pour la conquête du pouvoir. Cela aiguise les appétits et les coups de force sont légion. Toutefois, du IX^e au XIII^e siècle, pour assurer la stabilité, des dynasties parviennent à se mettre en place, parfois sur de très longues périodes.

PAR **NICOLAS DROCOURT**

« **L**e pouvoir impérial n'est garanti ni par l'hérédité ni par une prescription légale, mais par usurpation. » Avec une grande économie de mots, un géographe arabe du IX^e siècle résume ce que pouvait être le pouvoir impérial et sa transmission à Byzance, tout du moins dans la perception qu'un étranger en avait. Comme il l'affirme, aucun texte officiel ou juridique n'a jamais défini ce

que devait être la dévolution du trône dans cet Empire romain d'Orient, que l'on qualifie encore aujourd'hui, avec maladresse, de « byzantin ».

Dans ce qu'il reste de l'Empire romain à l'époque médiévale, concentré autour du bassin oriental de la Méditerranée, l'idéologie assure en effet que seul Dieu décide et désigne qui peut siéger à Constantinople, capitale impériale. L'Empire, en ayant accordé au christianisme le statut de religion

officielle depuis la fin du IV^e siècle, reconnaît à celui qui exerce la magistrature suprême la qualité de lieutenant de Dieu sur terre.

Comme le répètent les textes, le *basileus* (« roi ») est le pieux élu de Dieu, lequel peut à tout moment s'en détourner, abandonner son poulain et porter son dévolu sur un autre. Seule l'absence d'intégrité physique disqualifie un prétendant au trône, car une créature de Dieu ne saurait être imparfaite. De fait, les handicapés physiques, les mutilés, comme les eunuques, sont exclus de la course au titre impérial. Les femmes ne le sont point : la fameuse impératrice Irène gouverne seule l'Empire pendant cinq ans, après avoir fait aveugler son fils pour l'écarter du trône. De manière significative, lorsqu'en 802, un coup d'État lui fait perdre sa place à son tour, elle se serait écriée que si c'était bien Dieu qui l'avait élevée au pouvoir, c'était lui aussi « l'instigateur » de la promotion de son successeur.

L'idéologie officielle laisse toujours une place aux prétendants. Néanmoins, si cette idéologie est têtue, sa confrontation avec la réalité démontre que c'est davantage de pragmatisme dont s'arment les Byzantins face à cette question de transmission du pouvoir. De fait, des dynasties apparaissent et perdurent, comme celle des Amoriens (820-867) ou des Comnènes (1081-1185) ; la plus célèbre et la plus longue demeure celle des Macédoniens (867-1056).

Déjà en 802, la chute d'Irène est aussi celle de la dynastie des Isauriens, longue de près d'un siècle (717-802). De manière assez nette et progressive, le sentiment de légitimité dynastique se diffuse, sans jamais s'imposer définitivement sur le plan juridique : pour la stabilité de l'institution impériale (*basileia*), il est toujours préférable que la transmission du pouvoir se fasse sans heurt, au sein d'un même lignage et si possible avec primogéniture. De ce fait, un *basileus* en place associe de son vivant son fils en le faisant couronner, même s'il n'est encore qu'un enfant. L'iconographie monétaire est elle aussi employée en représentant non seulement l'empereur, mais aussi ses descendants comme ses ascendants. À l'époque des Macédoniens, ce n'est plus uniquement l'empereur qui est représenté sur les images officielles (ivoires, mosaïques, enluminures...), mais bien le couple impérial, couronné par Dieu, légitimant ainsi la descendance directe à venir.

Une quarantaine de coups d'État en cinquante ans

En dépit de ces éléments, la course au pouvoir reste ouverte. Même au cours du règne des Macédoniens, des usurpateurs réussissent à être reconnus comme *basileis* sans relever du même lignage. Le plus souvent, ils sont issus de l'armée, comme Nicéphore Phocas et Jean Tzimiskès, entre 963 et 976, avant que Basile II et les Macédoniens réoccupent le devant de la scène. Souvent généraux, ces usurpateurs soulignent que la victoire militaire et le soutien des troupes constituent un poids majeur pour la prise du pouvoir suprême. En ce milieu du X^e siècle d'ailleurs, la victoire remportée sur les voisins musulmans est aussi considérée comme une reconnaissance divine. Elle ne suffit toutefois pas, car un *basileus* n'est définitivement reconnu comme tel que s'il s'est imposé dans sa capitale, après ratification par le Sénat, acclamations officielles du peuple – dans

la bonne tradition romaine – et couronnement par le patriarche à l'église Sainte-Sophie. Il lui faut donc entrer dans Constantinople pour s'imposer, non sans complicités internes, comme l'illustre le cas d'Alexis I^{er} Comnène en 1081. Une telle réalité rappelle le lien idéologique fort entre cette ville, souvent qualifiée de « Ville souveraine », et le *basileus*. Elle explique aussi que plusieurs remises en question du pouvoir passent par des conspirations palatines, comme c'est le cas en 802 avec Irène, ou en 969 avec Jean Tzimiskès.

Enfin, notons que bien des tentatives d'usurpation n'aboutissent pas, preuve que les principes de légitimité dynastique s'imposent, même s'il faudra attendre le XII^e siècle et les Comnènes pour que « *l'Empire s'identifie vraiment à une famille et la légitimité aux droits du sang* », comme le souligne le spécialiste de l'histoire byzantine Gilbert Dagron. Avant cela, les usurpateurs devenus empereurs à l'époque macédonienne prenaient soin de se rallier d'une manière ou d'une autre (mariage, adoption) à une princesse de sang. À elles seules, les dernières impératrices de la dynastie, Zoé et Théodora, transmettent ainsi la légitimité par 5 fois entre 1028 et 1056. Certes, cette période est aussi celle d'une fragilité du pouvoir impérial,

puisque entre 1028 et 1081 on dénombre près d'une quarantaine de tentatives de coups d'État. Mais bien peu aboutissent. Le *basileus* en place dispose d'atouts multiples, qui freinent ces tentatives. S'attaquer à lui revient à combattre Dieu de manière indirecte, et il est symptomatique que ce que nous nommerions crime de « lèse-majesté » est qualifié en grec de crime de « lèse-sainteté » (*kathosiôsis*).

De manière plus pragmatique, l'Empereur dispose de l'or du trésor public qui lui permet d'acheter des complicités dans le camp adverse, de promettre des hautes dignités aux rebelles ou de payer des troupes supplémentaires pour se défendre. Constantinople, comme le Grand Palais en son sein, constituent en outre des forteresses quasi-imprenables, sauf trahison interne. Enfin, pour un prétendant au trône, l'échec est synonyme de mise à l'écart définitive, il est souvent aveuglé et relégué au monastère, sans compter le discrédit jeté sur son clan. Il n'en demeure pas moins que ces luttes autour du pouvoir impérial sont une aubaine pour certains voisins de l'Empire. Ils en sont conscients et, le cas échéant, en profitent : en 1204, la prise de Constantinople par les croisés est aussi un effet direct des luttes qui faisaient rage autour du trône de Byzance. ■

LA CROISADE DÉTOURNÉE

1204, les croisés prennent d'assaut Constantinople. Partis pour conquérir l'Égypte, ils sont poussés par les Vénitiens à changer de cible. Ils s'emparent de la capitale byzantine et fondent l'Empire latin d'Orient, qui se maintiendra jusqu'en 1261. (Peinture de Jacopo Robusti, dit « Tintoretto », 1518-1594.)



ALSA/LEMANAGE